

Sylvia Bashevkin : *Women on the Defensive. Living through Conservative Time*

Manon Tremblay

Volume 12, numéro 1, 1999

Femmes, État, société

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/058032ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/058032ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, M. (1999). Compte rendu de [Sylvia Bashevkin : *Women on the Defensive. Living through Conservative Time*]. *Recherches féministes*, 12(1), 167–170. <https://doi.org/10.7202/058032ar>

(p. 11), la corésidence contribue à « fabriquer » de la parenté chez des beaux-parents et des beaux-enfants cohabitants depuis longtemps, entre demi- ou quasi-frères ou sœurs, entre des gens qui ont des liens de parenté formels très lointains, ou qui n'en ont tout simplement pas du tout.

Dans un texte intitulé « Chez Tatie. La parenté à l'usine », Véronique Moulinié aborde la question de l'activation ou de la création de réseaux de parenté par le travail au sein d'une entreprise industrielle dans une petite localité française. Là encore, les conditions de résidence, la proximité des rapports au quotidien dans la vie et le travail, l'enracinement dans le local semblent étonnamment contenir le potentiel de créer de la parenté.

Sylvie Sagnes, quant à elle, décrit comment celles et ceux qui cherchent à reconstituer leur arbre généalogique par des fouilles intenses se façonnent de la « parenté sur mesure », adoptent des ancêtres tout en abandonnant d'autres dans une intense quête identitaire. Elle situe son propos dans la France actuelle, bien que l'on puisse sans doute établir des parallèles avec la situation qui existe au Québec où l'on observe, par les temps qui courent, des manifestations de cet attrait pour les recherches sur l'ascendance ; citons ici le contenu de certaines émissions de radio axées sur la reconstitution des lignées ancestrales de personnalités connues, l'organisation de méga-rencontres pour les personnes portant le même patronyme, voire le regroupement en associations d'adeptes de ces questions.

En définitive, il s'agit là d'un ouvrage extrêmement dense qui, outre qu'il s'adresse aux spécialistes de diverses disciplines, rejoint les préoccupations d'un certain nombre de personnes travaillant sur le terrain, dans le champ de la famille. Cependant, il est également susceptible d'intéresser les témoins ainsi que les actrices et les acteurs de bouleversements sociaux récents dont les effets se répercutent, à divers degrés, sur les institutions qui sont aux fondements de notre organisation sociale, de même que sur notre façon d'être parent ou d'avoir de la parenté.

BIBIANE BÉLAND
Département d'anthropologie
Université Laval

Sylvia Bashevkin

Women on the Defensive.

Living through Conservative Times.

Toronto, University of Toronto Press, 1998, 318 p.

C'est bien connu, Margaret Thatcher, Ronald Reagan et Brian Mulroney s'entendaient comme larrons en foire. Non seulement ils partageaient un même cheminement (trois personnes issues de milieux modestes et ayant réussi par la stratégie de leurs alliances), mais ils avaient aussi en commun des convictions idéologiques : la liberté plutôt que l'égalité, l'individu avant la collectivité, l'économique au détriment du social. L'ouvrage de Bashevkin s'inscrit dans le giron de *Backlash*, de Susan Faludi : la professeure de sciences politiques, à l'Université de Toronto, met brillamment au jour les

fondements idéologiques des trois régimes conservateurs, ainsi que leurs conséquences sur les mouvements féministes britannique, américain et canadien. La force première de l'ouvrage est de mettre en évidence les manifestations subtiles et diversifiées du conservatisme dans l'espace politique anglo-américain des vingt dernières années, ses effets néfastes quoique inégaux sur les mouvements féministes ainsi que les réactions et les stratégies élaborées par ces derniers pour survivre.

La thèse de Bashevkin est simple mais percutante : par-delà leurs apports à la mondialisation économique, les régimes de Thatcher, de Reagan et de Mulroney ont signifié une mondialisation politique, où l'espace public a vu redéfinis les contours de sa légitimité. En effet, les mouvements féministes, à l'instar des mouvements environnementaux, des syndicats, des organisations pour la défense et la promotion des droits sociaux, ont été définis comme des trouble-fête, des acteurs politiques marginaux, et, pour parler comme Bashevkin, ils ont été placés sur la défensive.

Outre l'introduction, l'ouvrage compte sept chapitres. Le premier tisse la toile de fond théorique et jette les bases contextuelles de l'analyse ; Bashevkin y explique pourquoi il est peu probable que le féminisme et le conservatisme fassent bon ménage. Alors que le féminisme sollicite l'action du gouvernement et que plusieurs de ses demandes nécessitent des dépenses publiques (notamment dans les programmes sociaux), le conservatisme tient le discours d'un État minimal et invite les personnes à se prendre en main, à ne compter que sur elles-mêmes — lorsqu'il ne les accuse pas d'être responsables de leur propre sort !

Au chapitre 2, Sylvia Bashevkin examine certains des effets des gouvernements Thatcher, Reagan et Mulroney, notamment sur les plans législatif et judiciaire. Elle analyse pour cela deux aspects, soit les politiques publiques adoptées par les parlements et les décisions rendues par les plus hautes instances judiciaires, et ce, à trois moments différents : avant, pendant et après le passage des partis conservateurs à Londres, à Washington et à Ottawa. Ses conclusions sont intrigantes, particulièrement du côté canadien : alors que les Britanniques et les Américaines ont grandement souffert des règnes conservateurs, au Canada le fait que des juges, nommés par un gouvernement libéral, interprétaient la Charte a largement contribué à limiter les dégâts.

Le chapitre 3 traite des moyens utilisés par les gouvernements conservateurs pour attaquer et amoindrir les acquis des mouvements féministes. Dans les trois cas, bien que cela se soit fait de façon diversifiée, les gouvernements conservateurs ont choisi de couper les vivres aux femmes : réduction des dépenses publiques et de la réglementation étatique. Dans le cas des femmes usagères et employées de l'État, les années conservatrices ont signifié la paupérisation et la précarisation (et cela vaut pour des groupes de femmes aussi). Ce climat d'austérité, Sylvia Bashevkin cherche à en saisir le contenu subjectif à travers les paroles de militantes féministes actives de 1979 à 1992. Le chapitre 5 présente certains de ces témoignages.

Au chapitre 6, l'auteure montre comment les leaders conservateurs sont parvenus à semer une certaine zizanie au sein des mouvements féministes, et ce, grâce à la stratégie du « diviser pour régner ». Ils ont mené une véritable « guerre de langage », adoptant pour cela un discours d'exclusion qui a consisté ou bien à discréditer les groupes féministes comme porte-parole « des femmes », ou bien à

opposer les femmes qui sont à l'intérieur et celles qui se trouvent à l'extérieur des systèmes politique et partisan, ou bien encore à coopérer publiquement avec certaines féministes (les libérales modérées), tout en ignorant, voire en ridiculisant les autres présentées comme des « radicales ». Dans un contexte de raréfaction de l'argent, cette stratégie du « diviser pour régner » a eu pour conséquence d'amener des groupes, qui auraient pourtant gagné à s'unir, à s'entre-déchirer pour obtenir les « grenailles » du financement public encore disponibles.

Bill Clinton, Jean Chrétien et Tony Blair sont-ils différents des personnes qui les ont précédés ? Pas beaucoup de l'avis de Sylvia Bashevkin. Derrière des discours plus inclusifs, plus consensuels et ouverts à la compassion se cache une foi en l'*homo economicus* cher à la rhétorique conservatrice ; « le Citoyen » reste un agent économique — et non plus politique — consommateur. Les réticences des leaders démocrate, libéral et travailliste à frayer avec les mouvements féministes et à accroître les dépenses publiques, ainsi qu'à redonner un plus grand rôle à l'État en matière de réglementation, témoignent du fait que seuls les acteurs et les actrices ont changé ; la pièce jouée est toujours la même.

Dans le septième et dernier chapitre, Bashevkin tire certaines leçons pour les groupes de femmes de l'ère conservatrice. La première suggère de prendre le temps d'analyser soigneusement le type de conservatisme dont il est question ; s'ils se ressemblent, les conservatismes divergent aussi et appellent des stratégies adaptées. Les deuxième et troisième leçons portent sur cet aspect : il faut circonscrire la stratégie utilisée par l'adversaire et choisir intelligemment la sienne, sans quoi les mouvements féministes risquent la marginalisation. La quatrième leçon concerne un autre volet de l'exclusion, toutefois plus pernicieux, soit celui de la mise au ban par la rhétorique conservatrice. Enfin, la dernière leçon rappelle l'impératif, pour les mouvements féministes, de diversifier leurs actions en les déployant sur plusieurs terrains à la fois, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des instances politiques et partisans.

Women on the Defensive est un ouvrage marquant pour la recherche et les études féministes canadiennes. Marquant, parce que peu d'études ont analysé, de façon aussi intelligente, les affres du conservatisme pour le féminisme. Marquant, parce que l'auteure met au jour la mise en scène quotidienne qu'est la politique : derrière une rhétorique publique d'inclusion s'opère un processus de marginalisation d'une partie croissante de la population — celles et ceux qui ne répondent pas à l'idéal type néo-libéral du « Citoyen-consommateur ». Marquant, parce que si Bashevkin dégage nombre de traits communs au conservatisme de Thatcher, de Reagan et de Mulroney, par ailleurs, elle en montre aussi le caractère caméléonesque. Ainsi, sans nier l'existence d'un conservatisme social au Canada (qui a trouvé sa niche dans le parti de Preston Manning), il reste que les assauts subis par les Canadiennes venant d'une droite morale obsédée par des valeurs autoritaires et antidémocratiques n'ont pas de commune mesure avec ce que les Américaines et, de façon moindre, les Britanniques ont connu. Mulroney n'était pas un idéologue ; c'était un avocat devenu homme d'affaires, qui voyait le Canada comme une grosse *business* où sévissait un conflit nécessitant une conciliation en matière constitutionnelle.

Cela dit, un élément de l'ouvrage de Bashevkin m'a particulièrement irritée : c'est la lecture qui y est faite de la situation québécoise. Disons d'abord que l'auteure est

extrêmement prudente lorsqu'elle traite de « la belle province » — une attitude qui fait souvent défaut à maintes féministes au Canada anglais. Néanmoins, le Québec ressort, encore une fois, sous le jour d'un trouble-fête au sein d'un mouvement féministe dont plusieurs Canadiennes anglaises souhaiteraient dire qu'il est pancanadien. Cette exclusion ressort particulièrement lorsque l'auteure explique que le mouvement féministe au Canada fait davantage confiance au gouvernement fédéral plutôt qu'aux provinces pour obtenir gain de cause... sauf au Québec. Cette lecture est juste, mais l'auteure n'explique guère pourquoi il en est ainsi, notamment comment le nationalisme et la langue française inspirent les orientations prises par le féminisme francophone au Québec. Outre cette réserve, *Women on the Defensive* est un bel ouvrage, un volume incontournable pour qui s'intéresse au féminisme, certes, mais aussi à l'analyse des mouvements sociaux.

MANON TREMBLAY
Université d'Ottawa

Colette Gendron et Micheline Carrier

La mort, condition de la vie. Québec,
Presses de l'Université du Québec, 1997, 512 p.

On ne peut que féliciter Colette Gendron et Micheline Carrier pour leur bel ouvrage sur la mort, un sujet difficile à aborder. Il n'est pas étonnant qu'elles aient obtenu une mention dans le cadre des Prix de la Ministre pour la catégorie « Volumes universitaires » et encore moins le Prix de la Ministre attribué pour la première fois dans la catégorie « Condition féminine ». Le compte rendu de cet ouvrage peut être abordé sous trois angles : le contenu, la dimension pédagogique et la perspective féministe.

Comme le soulignent les auteures, *La mort, condition de la vie* ne présente pas une thèse particulière, mais plutôt une synthèse de différentes perspectives sur la mort qui s'appuie sur des recherches et des analyses publiées autant au Québec qu'à l'étranger. En ce sens, il devient intéressant de consulter l'ouvrage pour son bilan historique sur le sujet, mais aussi pour les réflexions suscitées sur des thèmes tels que le deuil, le suicide, l'euthanasie et les soins palliatifs.

Les deux premiers chapitres présentent la représentation de la mort à différentes époques. Avant le xx^e siècle, elle a successivement revêtu différents sens, allant de la fatalité à la tragédie et à la dramatisation pour ensuite laisser place au triomphe de la vie. On en vient même à lui prêter une certaine forme d'esthétisme. Avec le xx^e siècle, on voit s'installer le déni de la mort par sa réduction à un phénomène biologique, à une maladie à vaincre à tout prix. Cependant, depuis quelques décennies, un mouvement se dessine en faveur de la redécouverte de la mort et l'on tente de rendre la parole aux personnes mourantes en leur permettant de vivre leurs derniers instants dans le confort et la sérénité.